

— **D**^r Kluge ?
— *Ja ?*

— Police française, veuillez me suivre s'il vous plaît !
Chesny secoue la tête.

— Prends un ton plus ferme, Jean ! Plus « flic ». Ils ne comprennent que ça les Allemands, l'autorité. Surtout des types de son espèce. Montre-toi plus tranchant : *Dr Kluge ?... Sigmar Kluge ?* C'est bien d'ajouter le prénom, ça ressemble à un contrôle d'identité en règle. *Police !* – inutile de préciser « française ». *Suivez-moi !* Moins il y a de mots, plus c'est percutant.

Les autres acquiescent.

Martineau sort dans le couloir pour rejouer la scène. Il se présente à nouveau devant le compartiment, toujours flanqué de Bourquin et Bergeron légèrement en retrait, frappe avec force à la porte vitrée et procède cette fois-ci à une interpellation plus vraie que nature.

— Putain ! s'exclame Kowalski. J'ai l'impression de me retrouver en présence de sbires de la Gestapo. Vous faites froid dans le dos, les gars !

Ce point acquis, les cinq hommes passent en revue les différentes réactions possibles. Kluge obtempérant, Kluge

résistant. Il faut aussi compter avec ses compagnons de voyage, susceptibles de se mêler à l'affaire, et avec son fils, devant le compartiment duquel on évitera de passer au moment de faire sortir le père. Ils minutent l'intervention pour qu'elle coïncide avec la courte halte du train à Châlons-sur-Marne.

De longs silences entrecourent les phases de la répétition générale. Chacun prend le temps de considérer ce que telle ou telle variante implique pour le rôle qui lui a été assigné. Il faudra savoir improviser, bien sûr, mais la prudence recommande de faire preuve d'imagination avant, pour ne pas en manquer après.

Le passage du contrôleur ramène un instant les membres du commando à leur réalité de simples voyageurs.

Dès qu'il est ressorti, Paul Chesny répète son credo, comme pour empêcher que le souci des détails ne les déstabilise :

— L'effet de surprise jouera pour nous ! Ils n'auront pas le temps de se demander ce qui leur arrive que nous serons déjà descendus... Et s'il faut le sortir, je le sortirai.

Il dégage de l'intérieur de son veston la crosse d'un revolver. Personne ne lui pose de questions sur cette arme, où il se l'est procurée, si elle est chargée. Ils connaissent la détermination de Chesny. Aucun ne manifeste de réserves. L'opération requerra peut-être les grands moyens. Ils sont prêts à les employer.

Pour la suite, on en reste aux grandes lignes définies à Paris la veille au soir.

Chesny consulte sa montre.

— Il monte dans vingt minutes.

Il sort la photo de Kluge de la poche de sa veste, l'examine avec attention, puis la confie à Martineau. Cela fait huit ans que le visage de *Jésus* surgit dans leurs nuits de cauche-

mars, ils pourraient le dessiner de mémoire. La photo passe pourtant de main en main, comme un flacon de gnôle entre des camarades d'escouade sur le point de lancer l'assaut. Ils s'en rassasient une nouvelle fois la vue et la mémoire, pour être sûrs de sentir, au moment de le saisir par le collet, leur bras poussé par le dernier souffle de ceux qui sont restés à Buchenwald. La justice, enfin ! comme ils se l'étaient juré. Une justice simple et directe, authentique, qui éclatera au visage d'une France trop prompte à oublier.

Il n'est jamais trop tard.

Samedi 4 juillet

— Ils arrivent !
Marcel Rivier ferme la porte arrière de la mairie. La clef lui échappe des mains. Il doit s’y prendre à deux fois pour la placer dans la serrure, gêné par l’écran de fumée que sa cigarette forme devant ses yeux. En regagnant la gare située en contrebas de l’avenue Jaurès, il semble rebondir sur l’asphalte. La hâte l’empêche de maîtriser son pied aux fractures mal remises.

— Ils arrivent ! répète-t-il à mi-chemin d’une voix forte, sachant que sa première annonce n’a pas pu être entendue.

Cette seconde tentative, confirmée par son pouce levé visible de loin, provoque un « Ahhhh ! » collectif parmi la trentaine de personnes qui guette son retour. L’étroit rectangle d’ombre qu’elles occupent devant le bâtiment de la gare ne parvient plus à contenir leur impatience ; le réapprovisionnement régulier en eau peine à refroidir leur nervosité.

Un jeune homme se précipite dans le hall d’attente pour annoncer la nouvelle, qui soulage également l’autre moitié du groupe : les plus jeunes, dont l’agitation a fini par leur

valoir le droit de s'asseoir par terre, et les plus âgés, qui se partagent les places sur les bancs trop courts.

Rivier leur confirme que l'autorail a quitté Châlons une demi-heure auparavant :

— Ils seront donc là dans quelques minutes.

Jacques Espingeon se lève.

— Parfait, alors mettons-nous en place ! dit-il en remettant son veston et en ajustant son écharpe tricolore.

Le comité d'accueil s'exécute, les conseillers municipaux et le proviseur du lycée en tête.

Avant de leur emboîter le pas, Espingeon se tourne vers Rivier, comme un général inquiet chercherait le regard de son lieutenant. Tout cela se prépare depuis des mois, mais dans une forme d'abstraction. Les dossiers s'accumulent en un nombre tel sur son bureau de maire, de sénateur et de conseiller général... Il reste persuadé, dans le cas présent, de s'engager dans la juste voie, celle qui prépare l'avenir. Mais l'initiative est osée, et la voir à quelques minutes de se concrétiser instille soudain le doute dans son esprit. Ont-ils préparé tout cela comme il faut ? Six jours, près de trente Allemands...

— Le fin mot de l'histoire, lui glisse Rivier à l'oreille, c'est que des douaniers zélés les auront plus retardés que la ligne Maginot !

Le maire éclate de rire – un bon rire propre à soulager ses hésitations.

— Après toi ! abrège-t-il sur un ton volontaire en invitant son adjoint à rejoindre les autres.

Cette minute de battement a suffi au groupe pour se mettre en place, sous l'œil exaspéré du chef de gare qui peine à faire respecter la marge de sécurité entre les rails et le quai devenu trop étroit. Le silence règne désormais dans les rangs des jeunes, comme au garde-à-vous.

— Ma parole, vous êtes plus disciplinés en vacances qu'en classe ! s'amuse René Dupré, leur professeur d'allemand.

Espingon passe le comité d'accueil en revue : il a fière allure, comme la gare, ripolinée pour l'occasion grâce au concours d'un ami bien placé au sein de la SNCF. Leurs hôtes verront au premier coup d'œil qu'ils ne débarquent pas dans la cambrousse. Le journaliste du *Courrier de la Marne* doit être du même avis : il propose d'immortaliser le groupe depuis le quai d'en face. C'est cette photographie qui paraîtra le lundi à la une du quotidien, un large arc de cercle formant comme deux bras accueillants, devant une bande-roule tendue dans toute la longueur de l'auvent : « Bienvenue à Saint-Victor ».

Soudain, le klaxon du train se fait entendre au loin. Cet avertissement provoque un regain de raideur généralisé.

— Ça va aller les garçons ! lance Rivier au groupe de chanteurs, oubliant qu'il comprend aussi sa fille Claudine.

Elle lui jette un sourire mi-amusé, mi-inquiet. Ces encouragements sont à l'image des mille questions qu'il s'est posées durant toute la journée à propos du programme : superflus. Son père est agité, elle le sent, elle le voit. Elle le comprend. Elle sait que ça fait forcément remonter des souvenirs. Elle ressent l'envie soudaine de sortir des rangs – sa seule voix féminine serait de toute façon noyée parmi celle des garçons – et d'aller accueillir leurs hôtes en lui donnant la main. Mais à quinze ans, il y a des gestes qu'on ne s'autorise plus.

L'autorail pénètre enfin dans la gare de Saint-Victor-en-Champagne, avec plus d'une heure et demie de retard sur l'horaire officiel. Ce délai n'a visiblement rien ôté aux sourires enthousiastes des jeunes Allemands qui se bousculent aux fenêtres de leur wagon. Associé à cette image,

le crissement des freins donne l'impression aux Victoriens qu'ils poussent de petits rires stridents d'excitation.

Le train s'arrête pile à l'endroit espéré. Lycéens et lycéennes en descendent les premiers, confiant leurs bagages aux deux cantonniers de la mairie qui les évacuent par le côté. Mais les jeunes Allemands obstruent vite la descente, intimidés par ces premiers pas en France au milieu de Français ; Dupré les invite, dans leur langue, à s'avancer.

Les adultes descendent à leur tour, un par un.

Marcel Rivier ne prête pas attention à la dernière personne qui se présente à la porte. Il y a du monde sur le quai, l'homme porte un chapeau et baisse la tête vers le marchepied. Et puis, comme tout le monde, Rivier tourne son regard vers la chorale dès qu'elle se met à entonner en allemand :

Auf ihr Freunde
auf und singt
bis es immer besser
immer besser klingt

*Allons chers amis
Allons, chantez
Jusqu'à ce que ça sonne
Toujours mieux, toujours mieux*

À la deuxième répétition, Dupré se tourne vers les jeunes Allemands et les encourage à imiter leurs camarades français. Ce qu'ils font de bon cœur. De part et d'autre, on joue rapidement à qui mieux mieux, pour que ça sonne non pas plus juste, mais plus fort... Lorsque les jeunes commencent à s'égosiller, Dupré juge opportun de mettre fin à la partie.

Des applaudissements enthousiastes retentissent. Le maire de Saint-Victor se fraie un passage vers son homologue pour une longue et chaleureuse poignée de main. Elle dure plus encore à la demande du photographe, qui cherche le meilleur angle pour illustrer son reportage.

Sans lâcher la main du *Bürgermeister*, Espingeon annonce à la cantonade qu'ils sont tous attendus à la mairie pour l'apéritif où il sera plus commode de faire connaissance.

Rivier rejoint Espingeon et le maire allemand, qu'il salue à son tour. Mais il s'en tient là, pour ne pas perturber l'élan de la masse qui se met en branle. Il manque ainsi une nouvelle fois de croiser le regard de cet homme qui se tient à l'écart, parmi les conseillers municipaux de Riedenfild.

Le silence intimidé qui règne dans la colonne sur le court trajet entre la gare et la mairie se rompt dans la salle de mariage. Le décor de lustres et dorures déclenche quelques « *wie schön !* » prononcés à voix basse. Les exclamations retentissent lorsque se dévoile à leurs yeux une mise en scène de l'art de vivre et de l'apparat « à la française ». Sur une table placée au pied de l'estrade se dresse une pyramide de coupes à champagne superposées ; elle est flanquée, aux quatre angles, de majestueux jéroboams.

Jacques Espingeon invite alors son homologue à monter sur l'estrade ; Dupré les rejoint pour assurer la traduction du discours en allemand.

— Chers enfants, chers amis de Riedenfild ! commence le maire, vers lequel se tournent tous les visages. Nous avions prévu un goûter, ce sera finalement un apéritif ! Mais qu'à cela ne tienne, il n'y a pas d'heure chez nous pour remplir les coupes de champagne... Ne tenons donc pas rigueur à nos douaniers d'avoir retardé cette rencontre tant attendue : il faudra peut-être encore un peu de temps

aux autorités françaises pour supprimer, comme vous l'avez fait pour nous, l'obligation de visa d'entrée. Les mentalités, nous le savons bien, évoluent à un rythme lent, et l'administration s'inscrit souvent dans leur sillage. Mais un jour, j'en suis convaincu, ceux qui perpétueront l'amitié entre nos deux villes passeront tout droit sans s'arrêter, et souriront à l'idée même qu'il y ait eu une frontière entre nos deux pays.

Parce qu'il tient à ce que sa pensée puisse être transmise à ses hôtes avec précision ou pour être compris des lycéens allemands, Espingeon articule chaque mot, ce qui ralentit singulièrement son débit habituel.

— Fariboles ? Je prends à témoin nos écoliers ici présents, vous tous qui, Allemands ou Français, avez étudié l'histoire de Charlemagne. Vous en conviendrez : lui aussi aurait déploré qu'un jour son empire fût divisé en États séparés par des frontières, n'est-ce pas ? Ce qui était possible il y a mille ans peut et doit le redevenir. Mais je ne vous propose pas, Dieu nous en garde, de retourner au Moyen Âge ! Je vous parle d'avenir.

Il y a une trentaine d'années – vous n'étiez pas nés, mais ça ne remonte pas si loin –, je me souviens que deux grands hommes d'État, Aristide Briand du côté français et Gustav Stresemann du côté allemand, ont reçu le prix Nobel pour leurs efforts conjoints en faveur de la paix. Et je me rappelle l'émotion que ce moment a fait naître en moi. Ces deux hommes, malgré le passé douloureux que vous connaissez, faisaient le pari d'une réconciliation. Mais pas d'une simple réconciliation dans les gestes, qui ferait se serrer la main comme après un match de football. Ils avaient en tête que l'avenir pour nos deux peuples passerait par un destin commun, inscrit dans une sorte de fédération d'États d'Europe dont nos deux pays constitueraient pour ainsi dire

la colonne vertébrale. Quelle magnifique idée ! Des États-Unis d'Europe !

Le voyant sur le point de s'emporter dans des tournures emphatiques, Dupré interrompt le maire en lui mettant la main sur l'avant-bras. Ce geste suscite quelques rires étouffés chez ses administrés, qui connaissent l'orateur. Espingeon s'arrête de bonne grâce. Comme les auditeurs d'outre-Rhin écoutent l'interprète avec un plaisir manifeste, il veut croire que son discours est rendu avec tout le soin requis.

— Cette idée d'États-Unis d'Europe, reprend le maire, n'est pas morte avec la nouvelle catastrophe qui nous a touchés – et là, jeunes gens, vous n'ignorez pas de quoi je parle, car vous l'avez tous vécue.

Elle n'est pas morte. Au contraire, elle est revenue avec plus de force encore. La création, il y a deux ans, de la Communauté européenne du charbon et de l'acier en est la reprise plus ambitieuse. Elle fait naître un nouvel espoir. M. Schuman l'a dit : elle doit rendre à l'avenir un nouveau conflit *impensable*, parce que nos intérêts économiques sont ainsi liés de manière indissoluble. On parle maintenant d'une communauté de défense au sein de l'Europe avec la CED, que la France ne tardera pas à ratifier, j'en suis sûr. On évoque même la possibilité de créer une monnaie commune en Europe de l'Ouest...

C'est bien, personne n'en disconvient. Mais cela ne suffit pas ! C'est moins dans le monde minéral, les uniformes ou les billets de banque qu'on trouvera l'union, que dans les cœurs... *La concorde !*

J'aimerais que, dans leurs futurs livres d'histoire, vos enfants et petits-enfants apprennent qu'en ce mois de juillet 1953, un autre pas décisif a été accompli dans ce sens. Non par le haut, par les chefs d'État ou de gouvernement,

mais à votre échelle, avec votre enthousiasme, avec vos regards neufs.

Vous êtes les pionniers d'un monde nouveau, et nous autres, adultes, sommes là en soutien – n'est-ce pas, *Herr Bürgermeister* ? –, pour vous aider à créer ce que nous n'avons pas réussi à bâtir nous-mêmes.

Je sais, jeunes gens, que vous vous êtes déjà envoyé quelques lettres grâce à vos professeurs respectifs, MM. Dupré et Wohllieb, que je salue et remercie vivement au passage. Maintenant, nous allons tous pouvoir faire plus ample connaissance pendant ces six jours d'échange qui, j'en suis sûr, en appelleront bien d'autres.

À notre avenir commun ! Buvons à l'amitié entre Riedenfelf et Saint-Victor !

Une salve d'applaudissements, comme cette salle en connaît lors des grands mariages, retentit avant même que Dupré ait pu traduire les dernières phrases. Il s'en abstient, voyant que les hôtes ont saisi l'essentiel. Du reste, les préposés au service s'attellent déjà, sur signe du maire, à défaire le muselet des bouteilles géantes. Lorsqu'ils s'en prennent aux bouchons, les Allemands arrêtent soudain d'applaudir et se couvrent les oreilles en rentrant le cou. Passé la seconde d'étonnement, cette réaction provoque un éclat de rire général chez les Français. Les quatre jéroboams sont bientôt ouverts, sans autre explosion que celle admise par les canons champenois : le simple souffle caressant de la décompression.

Les bulles du précieux liquide chassent les appréhensions qui obstruent les gorges. À l'initiative de quelques meneurs, les deux groupes de jeunes se mêlent, et le niveau sonore monte d'un cran.

Mais au répertoire des salutations vite épuisé succède un hoquet de rires gênés. Moins entre garçons, au deme-

rant, qu'entre filles et garçons. Pour les élèves de M. Dupré, se retrouver en face d'une classe mixte constituée déjà un événement en soi. La perspective que huit Allemandes soient reçues dans des familles de garçons a fait jaser. Avant l'heure du choix des correspondants, les fiers à bras avaient clamé dans la cour du lycée leur intention de « tâter de la Teutonne » à domicile ; placés maintenant devant l'objet de leur fanfaronnade, en présence de leurs parents pour nombre d'entre eux, ils ne sont plus que rouge aux tempes et gestes empruntés. Seul Maxime ose esquiver la main tendue par sa correspondante pour l'embrasser sur les joues. Son geste héroïque ne passe pas inaperçu... D'autant que la jeune Allemande, voyant son hôte revenir à la charge pour une seconde bise aussi inattendue que la première, se penche d'un coup maladroit qui fait s'entrechoquer légèrement leurs têtes.

Claudine Rivier, pour sa part, a l'impression d'accueillir une vieille connaissance. Les lettres échangées avec Ingeborg au cours des trois derniers mois ont établi entre elles un début de complicité. Le bon niveau de français de la jeune Allemande a permis à la rubrique « Mes goûts et mes loisirs » de s'étoffer au-delà des lignes convenues. Constatant l'écart de niveau dans leur premier échange, Claudine avait mis dès lors les bouchées doubles pour s'améliorer en allemand. Un petit goût de revanche l'y avait aidée, puisqu'elle ne devait sa place dans le groupe d'accueil qu'au rôle joué par son père dans cette entreprise : Mlle Zink, sa professeur d'allemand, avait opposé un refus catégorique à l'idée de faire participer sa classe de filles à l'échange. Les démarches conjointes de Rivier et du proviseur pour la faire changer d'avis s'étaient heurtées à un mur. Alsacienne et communiste, elle soutenait avoir deux bonnes raisons de ne pas s'associer à cette... « initiative ».

Au milieu de cette forêt de corps raidis par l’embarras, les deux demoiselles se signalent ainsi par la spontanéité de leur conversation.

De son côté, Marcel Rivier invite les accompagnateurs bavarois à monter avec lui sur l’estrade pour procéder enfin aux présentations. Il renonce à sortir de sa poche la liste des noms transmise en avance par la municipalité de Riedensfeld : à l’aide de deux-trois mots d’allemand et surtout de quelques gestes parlants, il signifie aux hôtes et aux notabilités locales qu’ils peuvent se présenter les uns aux autres librement.

On se salue dans un ballet rythmé par les « *willkommen !* » des Français et les « merci beaucoup ! » des Allemands. Chacun s’efforce de retenir le nom de son vis-à-vis du moment, tout en songeant que la lecture de la liste après la cérémonie sera utile à rafraîchir les mémoires. On prête moins attention aux noms, du reste, qu’on n’observe, avec cette émotion paradoxale de revoir des gens qu’on n’a jamais vus. Entre deux hochements polis, on se scrute mutuellement le visage. À quoi ressemble une tête d’Allemand *vraiment* amical ? Les sourires français gardent-ils trace de l’humiliation de 40 ? À chaque poignée de main, les mêmes questions traversent les esprits, comme s’il s’agissait d’évaluer d’emblée les chances de succès du présent séjour et du jumelage à venir.

Lorsque Rivier tend le bras au dernier de la file et croise enfin son regard, son sourire et ses pensées se figent.

— Sigmar Kluge, enchanté ! annonce l’Allemand.

Rivier sent sa main mollir dans celle de son interlocuteur. Il balbutie son propre nom. Il ne peut détacher les yeux de ce visage pendant les interminables secondes de ce premier contact, que le tintement énergique de la coupe à champagne d’Espingeon interrompt fort heureusement.

— Merci monsieur le Maire ! lance le *Bürgermeister* d'une voix forte, pour prêter secours aux « chut ! » qui montent de la salle. Je vais essayer de vous parler en français. Je vous demande d'excuser ma mauvaise langue... J'ai pris un papier pour vous lire, car c'est un moment très secouant.

Du beau discours prononcé par le Dr Wegenrein, Marcel Rivier ne perçoit que des bribes. Il ne focalise plus son attention que sur ses poumons, qui rechignent à aspirer l'air ambiant, de plus en plus chargé de chaleur et d'humidité. Il aurait donné cher pour inhaler une bouffée d'oxygène frais. Il accroche son regard tantôt à une moulure du plafond, tantôt à un lustre, dans un effort vain de procurer un point d'appui à son esprit. Les murs se mettent à ondoyer. Des mots flottant dans cette atmosphère étouffante – « paix », « amitié », « avenir » – agressent ses tympanes. Il mobilise tout ce qu'il trouve de ressources en lui pour ordonner à ses jambes, à sa nuque et à ses épaules de se redresser. Puis la lutte se déplace sur le terrain nébuleux de sa conscience. Un sentiment de culpabilité assiège soudain sa tête. Il tourbillonne. Un voile noir obscurcit petit à petit sa vision. Il entend en lui l'écho très lointain d'un pathétique « Tu vas tout foutre en l'air ! », pas assez fort toutefois pour créer ce sursaut qu'il appelle de toute sa volonté. De son regard obscurci, il balaie l'assistance en contrebas, à la recherche des yeux de sa fille, comme un ultime secours. Il n'a pas le temps de les trouver qu'il s'effondre au beau milieu de l'estrade.

*

Le Dr Girod retire le brassard. Il prend quelques notes dans un carnet.

— Votre tension est un peu haute, mais rien d'anormal.
En réfléchissant aux causes possibles de la syncope, il

laisse ses yeux parcourir le corps allongé de son nouveau patient. Rivier vient de lui apprendre qu'il n'a pas consulté de médecin depuis des années. Girod ne s'en est pas étonné. Depuis qu'il le connaît – cela remonte à la campagne pour les élections municipales de 1947 –, il a toujours considéré Marcel Rivier comme un homme en bonne forme pour un ancien déporté. Un peu trop mince peut-être, mais cela cadrerait bien avec sa nature énergique, voire nerveuse. Sa forte consommation de tabac ne l'aidait pas non plus à prendre du poids avec les années. Actif comme il l'était au service de la collectivité, le premier adjoint ne devait guère être du genre à s'écouter, et encore moins, par conséquent, à se rendre chez un praticien. Là, bien sûr, Girod remarque que les yeux bleus de Rivier paraissent moins vifs, et ses joues plus creusées que d'habitude. Mais le médecin n'y voit aucun signe alarmant.

— Un simple malaise vagal, conclut-il. Il fait très chaud, il y avait du monde, de l'émotion, et ça suffit parfois pour nous faire tourner de l'œil. Vous en êtes quitte pour une belle bosse.

— Je m'en veux surtout d'avoir gâché cette cérémonie ! Le maire allemand a dû croire que son discours était en cause...

Assise sur le bord du lit, Claudine lui saisit la main.

— Tu es quasiment tombé dans ses bras, Papa. Il semblait surtout embêté de ne pas t'avoir retenu comme il l'aurait souhaité.

— Bon, en même temps, ce n'est pas mal joué de ma part que de vouloir commencer par de grandes embrassades, non ?

Sa plaisanterie sonne faux à ses propres oreilles. Il sent sa tête peser lourd sur son oreiller. L'image fixe des yeux de l'Allemand continue d'imprégner sa rétine.

Espingeon frappe quelques coups sur la porte ouverte de la chambre à coucher.

— J'entends que notre adjoint a repris ses esprits, et même son esprit ! Comment te sens-tu ?

— Ça va mieux, merci Jacques. Mais tu les as laissés seuls, il ne fallait pas ! Les Allemands, qu'ont-ils dit ?

— Ils ont pu constater que tu reprenais conscience. Ils ont été rassurés.

— J'ai jeté un froid, ça me contrarie énormément !

— Rassure-toi, la cérémonie touchait à sa fin. Je viens de déposer Wegenrein et les conseillers municipaux chez moi. Ils ne paraissaient pas mécontents, après une telle journée, de pouvoir enfin aller se rafraîchir au calme.

Le Dr Girod prend congé. Claudine le raccompagne.

— Alors, mon pauvre vieux, qu'est-ce qui t'arrive ? s'enquiert le maire avec une mine incrédule.

Ses yeux grands ouverts arrondissent encore son visage tout en chair de bon vivant. Rivier a l'impression de voir penchée sur lui une réplique de montgolfière, large au sommet, pointue en bas ; la barbichette cendrée d'Espingeon la prolonge comme une nacelle qui aurait pris la poussière. Les traits du maire, en contre-plongée, forment une image insolite.

Le visage anguleux de Sigmar Kluge lui revient comme un flash.

Arrête, Marcel !

— Je n'en sais rien, répond Rivier en allongeant la mâchoire pour mieux feindre la perplexité. J'ai dû prendre un coup de chaud.

— C'est vrai qu'on a rarement connu pareille chaleur !

Le maire s'empare d'une chaise pour s'y laisser fondre.

— Bon, eh bien, ça s'est parfaitement passé, même si tu as déclaré forfait avant la fin ! lance-t-il avec un sourire taquin. Ils sont ravis de l'accueil qu'on leur a réservé.

— Je n'ai rien saisi du discours de Wegenrein, regrette Rivier.

— Les mêmes idées que les miennes, à peu près, avec un « tcharman' agzen' » qu'on avait presque oublié... Je vais lui demander son texte, ce serait bien qu'on le publie dans notre prochain bulletin municipal. Ça calmera les pisse-vinaigre !

Espingeon se met à caresser les poils de son bouc.

— Ils sont venus avec un cadeau... Un jeune chêne. Une variété bavaroise. Il va falloir le planter quelque part...

Ce « quelque part » en suspens appelle les suggestions de Rivier à la rescousse. Il fait un effort pour remettre ses neurones en état de marche. Devant l'hôtel de ville, place Alsace-Lorraine ? Ambigu vis-à-vis des Allemands. À proximité du monument aux morts ? Certains ne manqueraient pas de hurler à la provocation. Derrière l'église de la Madeleine ? Ce serait donner un sens religieux à un symbole qui n'en a pas besoin. Aménager un tertre sur une place existante, éventuellement la rebaptiser en l'honneur de ce jumelage naissant ? Prématuré, et surtout compliqué : il faudrait à nouveau en discuter au conseil municipal, les opposants auraient encore beau jeu de pousser des cris d'orfraie.

— Devant le lycée ? propose Rivier.

— J'y songeais aussi, même si cette solution ne me satisfait pas totalement. Ils pourraient considérer qu'on cherche à limiter nos relations à des échanges scolaires.

— Tout est dans l'emballage. Si tu nous sors quelques belles formules dont tu as le secret, ils trouveront ce choix judicieux. À mon sens, le symbole n'est pas galvaudé, on reste dans la droite ligne de ce que vous avez souhaité, toi et Wegenrein : transmettre le témoin aux nouvelles générations.

Le maire opine d'une rafale de hochements. En écarquillant les yeux, signe qu'il compose déjà son intervention et imagine la séquence des événements.

— On demandera aux jeunes de le planter demain après la messe, décide le maire, en voyant Claudine revenir dans la chambre. Est-ce que ma filleule accepterait la délicate mission de manier la pelle et l'arrosoir, demain au sortir de la messe ?

Informée du projet, Claudine se dit ravie de contribuer à un « plan vachement bien ».

— « Un plan vachement bien ! » répète Espingeon en secouant la tête. Le goût de la belle langue se perd chez les jeunes, décidément... Tu aurais pu dire : une initiative remarquable, une cérémonie excitante, que sais-je ?

— *Okay, okay*, répond-elle avec un air espiègle. Ton truc terrible, quoi !

Le rire d'Espingeon retentit dans la chambre, spontané comme il peut l'être lorsqu'ils se retrouvent tous les trois. En présence de Thérèse, son épouse, l'humour a certes droit de cité, mais dans le périmètre de ce qu'elle appelle « les bonnes manières ». Un espace un rien étroit dans son esprit, Espingeon doit bien l'admettre, même s'il vénère sa femme. L'amitié qui le liait à Rivier depuis dix ans déjà s'était muée en lien indéfectible avec l'arrivée de « la petite ». Elle n'en est plus une, bien sûr. Mais il veut le croire et la traite comme telle, ce qui accentue son côté délicieusement rebelle. Sa filleule ! La fille que Thérèse ne lui a pas donnée, en somme. Il a trois fils... Peut-il la blâmer ?

Claudine aussi rit de toutes ses dents. Son père se force à l'imiter, même s'il sait les siennes jaunies par la nicotine et la caféine. Il veut les rassurer tous les deux sur son état. Il s'en voudrait beaucoup de contrarier l'enthousiasme de sa fille, qui attendait la venue des Allemands, et surtout

d'Ingeborg, avec une impatience grandissante depuis des semaines. Mais le cœur n'y est pas, il s'est remis à battre fort. Il le picote de manière très désagréable. Il s'en inquiète, mais n'en dit rien.

— Thérèse doit m'attendre avec le rouleau à pâtisserie, je file ! annonce Espingeon.

Il embrasse Claudine sur une joue en lui recommandant de bien s'occuper de son père.

— Un maire sans bras droit, ce n'est plus un empereur, c'est un manchot ! lance-t-il à l'adresse de Rivier en lui appuyant affectueusement sur l'épaule. À demain, mon cher, au son du clairon !

*

Du crépuscule à l'aube, volets ouverts – il ne les ferme jamais la nuit, mais regrette bientôt ce principe intangible –, Marcel Rivier a tout le temps d'observer les nuances que la faible lumière jaune de l'éclairage public produit sur le papier peint de la chambre de sa fille. À force de les contempler, les centaines de petites violettes au mur lui apparaissent bien niaises. Et même d'une densité oppressante. Il décide qu'il profitera de l'été, dès le départ des Allemands, pour changer cette parure d'avant-guerre, défraîchie et démodée. Claudine aurait pu le lui demander avant.

Elle a cru bien faire en insistant pour qu'il dorme en bas : l'épaisseur des murs préserve encore sa chambre de la fournaise, il n'en récupérerait que mieux. Il s'est laissé convaincre, materner même durant la courte soirée... Elle a préparé le dîner, procédé au réaménagement des chambres avec l'aide d'Ingeborg et même incité son père à aller se coucher tôt. Elle éprouve du plaisir à s'occuper ainsi de lui. Il ne s'est pas senti le droit de l'en priver. Il est toutefois resté sans illusion sur la qualité de la nuit à venir. Chaleur

ou pas, son cerveau, lui, était en ébullition, quoi qu'il n'en ait rien montré.

Face à lui-même, maintenant, rien ne sert de donner le change. Compter les violettes au mur n'est d'aucun secours.

Rivier tente d'en sourire. Si ce M. Kluge savait l'effet de son aimable poignée de main...

Il se frotte le visage avec énergie, dans l'espoir d'échapper encore au traquenard que lui tend sa mémoire.

Sigmar Kluge. Quelle ressemblance possible entre ce monsieur en complet-veston et le sadique en uniforme ? Entre cette tête à la chevelure ondoyante – il la revoit avec une étrange netteté, malgré la brièveté du premier contact –, et le crâne entretenu à la tondeuse qu'on devinait sous le képi du tortionnaire ? Kluge porte des lunettes ; « Jésus » n'en avait pas. Voilà un premier argument solide.

« Jésus ».

Un surnom inventé par Paul Chesny. Pour rire. Pour en rire. Un humour de communiste. « Jésus », pour nommer l'Antéchrist, en fait. Rivier mesure, en y repensant, ce que cette image traduisait du besoin inconscient de s'agripper à des repères religieux quand le sol se dérobe à ce point. Même sous les pieds d'un « rouge » parfaitement athée.

Kluge – Jésus : comment a-t-il pu associer ces deux visages, puisque le réflexe de survie le plus élémentaire commandait de baisser les yeux dès qu'on risquait de croiser le regard d'un SS ? « *Mütze ab !* », le bonnet prestement ôté, on regardait ses sabots plats, en espérant s'épargner un coup de cravache. Ces trois syllabes vociférées, « *mü-tze-ab* », résonnent à nouveau dans sa tête. On ne se le faisait pas dire deux fois. Un seul rappel valait parfois pour l'éternité.

Pourtant, c'est vrai – il doit l'admettre même si cela va à l'encontre de ce qu'il cherche à se faire dire –, Rivier l'avait vu droit dans les yeux, Jésus... Ce salaud qui s'ins-

tallait sur une chaise les dimanches de 44 pour résoudre les problèmes de surpopulation dans les baraquements. Ce n'était pas le Jésus de la Rédemption, c'était celui de l'Apocalypse qui s'amusait à rendre le jugement dernier. « *Rechts !* », « *Links !* ». Les centaines de gars du Block 63 qui trottaient devant lui en file indienne se rangeaient à droite ou à gauche suivant l'instruction. Ou alors il brandissait sa badine comme un chef d'orchestre sa baguette : selon le « temps » marqué par le *maestro*, on se retrouvait dans l'un ou l'autre groupe. Il poussait le sadisme jusqu'à changer, d'une fois sur l'autre, la direction de l'abattoir ; un dimanche à droite, deux dimanches à gauche, sans logique. Bien malin celui qui pouvait, dans la file d'attente, deviner à quelle masse de loques humaines il valait mieux être affecté.

Marcel Rivier se couvre du drap, frissonnant malgré la température. Il met fin au tremblement de ses mains en les coinçant entre le matelas et ses lombaires. Il est en revanche sans secours pour calmer le reste de son corps. Sa respiration, qu'il tâche pourtant de maîtriser, se fait saccadée. La machine du souvenir est maintenant actionnée, malgré lui ; et lorsque sa mémoire émerge ainsi de la cave sombre et silencieuse dans laquelle il la maintient tant bien que mal depuis huit ans, rien ne sert de tenter de l'y renvoyer. La force du monte-charge fait sauter les verrous de sécurité, et toute la cage en est ébranlée.

Il avait bien croisé son regard, là-bas. Et pas qu'une fois. Combien de dimanches ? Il est incapable de le dire. On ne comptait pas, à Buchenwald, dans aucun sens du terme. On grappillait le temps comme on recueillait au sol la moindre miette de ce qui semblait comestible. Face à Jésus, ces dimanches-là, tous avaient conscience de participer à une partie de roulette russe. Rivier se revoit rassembler ses dernières forces pour se redresser, à chacune de ces occa-

sions. Et regarder un instant la mort droit dans les yeux, à moins de deux mètres, comme pour la convaincre qu'il ne lui appartenait pas encore totalement.

Le même épisode, toujours le même, du moins dans son souvenir.

Il fixe Jésus du regard, pour le persuader de le laisser encore survivre en enfer, le convaincre que ses bras et sa tête possèdent encore la force de se rendre utiles pour l'accomplissement de leurs tâches inutiles. Pas de regard d'imploration, surtout pas. Pitié égale péché capital dans la tête du SS. Non, Rivier s'empêche, face à lui, de penser à sa femme et à sa fille, ses seules raisons de tenir. Il faut transmettre un autre message. Ne surtout pas boiter à ce moment-là. Raide, intrépide, résolu, comme un SS.

C'était insensé ! Jésus aurait très bien pu prendre son attitude pour une bravade et l'envoyer simplement au rebut, comme tant d'autres. Pourtant, le stratagème avait fonctionné... Peut-être aussi ne fallait-il y voir que de la chance, répétée. Mais Rivier entretient volontiers l'idée que cette action, même insignifiante, a contribué à l'extraire de la géhenne. L'idée qu'une once d'influence humaine ait pu le détourner d'une mort certaine joue le même rôle qu'un mythe héroïque dans l'histoire d'un peuple émancipé : elle aménage un espace à la volonté. Et Rivier y tient. Mais il oublie de se rappeler que c'est peut-être bien cette forme de résistance qui lui a valu un traitement spécial de la part de Jésus. Et de le voir de tout près...

Le visage de Georges Bernardot se fraie un passage dans la bousculade de ces souvenirs.

Rivier s'empresse de plier sa pensée dans la direction de son raisonnement initial. *Tu divagues, mon pauvre !*

En définitive, peut-il vraiment dire qu'il se souvient du visage de Jésus ? Ce moment suspendu du regard croisé

n'était qu'une simple addition d'instant fugaces ! Il serait incapable de décrire ses traits. Le canon d'un fusil qui vous tient en joue ne laisse comme image qu'une béance noire. Comment peut-il croire le reconnaître dans un contexte aussi différent, à Saint-Victor, neuf ans après les faits ?

Tu nages en pleine confusion, c'est clair. Arrête, maintenant...

La seule statistique doit lui ouvrir les yeux – ou plutôt lui permettre de les fermer enfin : un homme, un seul, sur trente millions de mâles allemands, ça fait quelle probabilité de tomber sur le même salopard ? Combien de *SS-Totenkopf* durant la guerre ? Combien de survivants possibles à leur propre horreur ?

Il a bien vu comment les Allemands se sont fait casser la gueule en 1945... Et Nuremberg ? Et les procès d'épuration ? Jésus n'a pas pu échapper à une justice ou à une autre ! Et les suicides ? Beaucoup ont certainement préféré suivre l'exemple de leur *Führer* ou de Himmler plutôt que de devoir rendre des comptes. Et quand bien même l'impensable se serait-il produit : ce sadique aurait retrouvé l'air pur à Riedensfeld, tel un crocus au dégel ? Se serait présenté aux élections – ce qui impliquait donc de s'exposer ? Se serait fait élire comme si de rien n'était ? Les choses avaient quand même dû changer dans l'Allemagne dénazifiée par les Alliés, dans l'Allemagne d'Adenauer... Et puis, dans les petites villes, on n'élit que des gens du coin, dont on connaît le passé.

Invraisemblable, impossible... ridicule, même ! Les adjectifs s'entrechoquent dans l'esprit fébrile de Marcel Rivier. Il achève de s'en convaincre : si les Allemands fermaient vraiment les yeux sur le passé, Jésus ne courrait en revanche pas le risque de venir dans un pays où des milliers de survivants à son mouvoir pourraient le reconnaître.

Des gars comme moi ! Vivants comme moi...

Une impression fugitive, dans l'atmosphère particulière de la veille, ne pouvait prendre le pas sur ces vérités. Il s'est laissé gagner par l'émotion, le Dr Girod a vu juste. Tout le monde souffre de la chaleur. Qui peut mettre sa défaillance sur le compte d'autre chose ? Lui-même ne doit pas aller chercher l'explication ailleurs : un coup de chaud, couplé à l'émotion, a simplement perturbé ses sens.

Il se félicite d'être parvenu à cette sage conclusion. Fallait-il vraiment que ces choses remontent à la surface au premier prétexte ?

Il tente une nouvelle fois de laisser tomber ses paupières. Les yeux de Jésus ont disparu. Pour mieux laisser la place à ceux de Georges Bernardot.

Machinalement, Rivier se frotte les narines. Il hume ses doigts, en réalité. Il se le reproche aussitôt. Il espérait s'être débarrassé de cette manie. Il plisse le nez. Les relents de chiasse y sont revenus.

La panique le gagne.

Il se lève et s'empresse d'allumer l'une de ces cigarettes qu'il roule en avance, pour les cas d'urgence. Il inspire à plein nez les premiers panaches de fumée sortis de sa bouche, tentant ainsi d'anesthésier, quelque part dans ses sinus ou au-delà, les récepteurs à l'origine de cette supercherie. Mais la manœuvre échoue. Il passe ses dix doigts, les uns après les autres, au-dessus de la cigarette. Ils sentent toujours. Et plus il les renifle, plus il pense à Georges. Il déniche dans la salle de bains une lime qui appartient à Claudine. Il rabote avec application les ongles de ses mains fines de comptable, jusqu'au point où la corne adhère à la peau. Il savonne ensuite le tout. Énergiquement. Dans toutes les ridules, dans chaque recoin, avec toute la minutie dont il est capable. En vain. Il remet le haut de son pyjama et descend

à l'établi. Même plusieurs rincées d'essence de térébenthine ne viennent à bout de l'odeur.

Rien n'y fait.

La puanteur habite sa tête.

Comment ai-je pu en arriver là ?

Des années d'efforts s'évanouissent sous ses yeux. Il a l'impression de ne pas se reconnaître. Il se sent assiégé par les fantômes d'un passé révolu. Révolu, parce qu'il lui semblait, depuis trois ou quatre ans, leur avoir tourné le dos pour de bon. Les voilà qui pénètrent à nouveau, sournoisement, dans la zone d'exclusion.

Commence par arrêter de les inviter, imbécile !

Durant les heures qui suivent, il se tourne et se retourne sur son lit trop chaud dans un corps-à-corps inégal avec lui-même. Des jurons d'impuissance résonnent régulièrement dans la pièce jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Il a beau s'invectiver, il reste sourd à ses propres injonctions.

Jusqu'au petit matin, il espère que l'étourdissement de ses cogitations ténébreuses va finir par engourdir son crâne et lui faire baisser pavillon. À défaut de sommeil réparateur, il compte sur un répit, propre à remettre de l'ordre dans sa tête. Mais rien n'y fait.